

**Le tsar,  
ou  
La « question russe » dans l'œuvre de Victor Hugo**

participation au 12<sup>ème</sup> colloque international de l'Association des Amis d'Ivan Tourguéniev, Pauline Viardot et Maria Malibran : « Victor Hugo, Ivan Tourguéniev et les droits de l'Homme », dir. Denis Sellem et Alexandre Zviguilsky : « Le czar, ou la « question russe » dans l'œuvre de Victor Hugo ».

Ce n'est que dans les années 1840, et en particulier dans la « Conclusion » du *Rhin*, que le tsar, en ses différents avatars, commence à prendre dans les écrits de Victor Hugo la consistance d'une des figures les plus menaçantes du Mal politique. Certes, le poème « Canaris » évoquait, dans *Les Orientales*, l'empire tsariste sous les traits de son aigle, tenant un monde dans sa serre : mais, de fait, ni la fin de la préface de février 1829, esquisse d'une prédiction géopolitique, ni le recueil lui-même – à la réserve près, indirecte, du poème consacré au grand héros polonais Mazeppa -, ne propose une réflexion sur la part prise par l'autocratie russe dans la libération du peuple grec, insurgé contre la domination ottomane. Le dénombrement sur lequel s'ouvre le poème « Canaris » lui-même tend à écarter d'emblée cette réflexion, en assimilant toutes les forces d'intervention, qu'il s'agisse des républiques de Venise ou d'Amérique, des monarchies plus ou moins tempérées comme le sont celles de l'Angleterre et de la France, ou des empires autoritaires turc, autrichien et russe, au même régime tératologique de la prédation – « C'est ainsi que les rois font aux mâts des vaisseaux / Flotter leurs armoiries, / Et condamnent les nef's conquises sur les eaux / A changer de patrie »<sup>1</sup>. A tous ces « rois » et à « leurs flottes blasonnées » s'oppose seul dans le poème cette figure non d'un Etat, mais du peuple, de la patrie et de la liberté (à la fois collective et individuelle) qu'est « le bon Canaris », « Dont un ardent sillon / Suit la barque hardie ». Et

---

<sup>1</sup> *Les Orientales*, II, p. 73 ; édition F. Laurent, Le Livre de poche classique, 2000.

s'il est vrai, comme le note Franck Laurent<sup>2</sup>, que le « tableau géopolitique » ici ébauché « se clôt sur les deux puissances impériales du moment : Russie et Angleterre », la première n'est pas décrite comme ce qu'elle est de fait : la puissance ingérante qui a le plus objectivement intérêt à voir la Grèce se libérer du joug ottoman. C'est si vrai que l'aigle russe est présentée alors comme le double de son « ennemi héréditaire », l'aigle autrichienne – non de l'empire ottoman<sup>3</sup>.

Il faut donc attendre la crise égyptienne de 1840, et la réponse qu'entend lui apporter Hugo dans la « Conclusion » du *Rhin*, pour que la Russie des tsars, ou ce qu'il appellera plus tard « la question russe »<sup>4</sup>, apparaisse au centre de ses réflexions non pas tant politiques qu'à strictement parler géopolitiques. Car Hugo s'intéresse ici moins aux formes du gouvernement tsariste et à ses phénomènes intérieurs qu'à sa politique extérieure, plus précisément à l'expansionnisme russe, qui inquiète alors tant les esprits en Europe occidentale. Non pas que Hugo soit indifférent à la violence intérieure de l'autocratie russe. Mais celle-ci est induite par le parallèle de la Russie et de la Turquie, non directement exposée. C'est à la diplomatie du tsar que Hugo s'intéresse fondamentalement, et à la structure de son pouvoir pour autant que celle-ci concerne le destin du « successif France-Europe-Humanité »<sup>5</sup>.

Dans le tableau de l'Europe et de la civilisation que la « Conclusion » du *Rhin* dresse au lendemain de la crise égyptienne, crise qui a sanctionné la marginalisation de la voix de la France dans le concert des grandes puissances européennes, Hugo propose, de biais par rapport aux opinions contemporaines, de penser la construction de l'Europe à partir du Rhin, du Rhin qui doit à la fois distinguer et unir les deux grandes nations qui sont la tête et le cœur de l'Europe : respectivement, la France et l'Allemagne. Ce centre de la civilisation a été menacé et est menacé par de puissants empires, au XVIIe siècle par l'Espagne et par la Turquie, au XIXe par l'Angleterre et la Russie. Ces quatre puissances « égoïstes », ennemies

---

<sup>2</sup> Voir *ibid.*, note 4.

<sup>3</sup> *Ibid.* :

L'Autriche a l'air étrange, aux ailerons dressés,  
Qui, brillant sur la moire,  
Vers les deux bouts du monde à la fois menacés  
Tourne une tête noire.

L'autre aigle au double front, qui des czars suit les lois,  
Son antique adversaire,  
Comme elle regardant deux mondes à la fois,  
En tient un dans sa serre.

<sup>4</sup> *Actes et paroles*, II, 1854 - « Sur la tombe de Félix Bony », p. 473 ; édition M.-C. Bellosta, in *OEC*, dir J. Seebacher et G. Rosa, Laffont, « Bouquins », vol. « Politique ». Nous renverrons désormais à cette édition des Œuvres complètes par l'abréviation : *OEC*, « Bouquins ».

<sup>5</sup> *Choses vues*, « Le temps présent » V, 1852-1870 – [1859-1860], p. 1313 ; édition J.-Cl. Nabet, C. Raineri, G. Rosa et C. Trévisan, *OEC* « Bouquins », vol. « Histoire ».

de la « civilisation » fonctionnent en couples : l'Angleterre est à l'Europe du XIXe ce qu'était à l'Europe du XVIIe siècle l'Espagne ; la Russie est à l'Europe du XIXe ce qu'était l'empire ottoman du XVIIe siècle. L'Europe est ainsi toujours prise en tenailles par deux puissances « égoïstes », et prédatrices, l'une commerciale (les empires coloniaux d'Espagne puis d'Angleterre), l'autre militaire et théocratique (la Turquie puis la Russie) :

Ainsi, en moins de deux cents ans, les deux colosses qui épouvantaient nos pères se sont évanouis.

L'Europe est-elle délivrée ? Non.

Comme au dix-septième siècle, un double péril la menace. Les hommes passent, mais l'homme reste ; les empires tombent, les égoïsmes se reforment. Or, à l'instant où nous sommes, de même qu'il y a deux cents ans, deux immenses égoïsmes pressent l'Europe et la convoitent. L'esprit de guerre, de violence et de conquête est encore debout à l'orient ; l'esprit de commerce, de ruse et d'aventure est encore debout à l'occident. Les deux géants se sont un peu déplacés et sont remontés vers le nord, comme pour saisir le continent de plus haut.

A la Turquie a succédé la Russie ; à l'Espagne a succédé l'Angleterre.<sup>6</sup>

De même que plus tard, selon Karl Marx, *Le Times* dans ses analyses sur la guerre imminente de Crimée, le Hugo du *Rhin* pense donc que la Russie ne peut manquer « d'être à la fois l'exécuteur testamentaire et l'héritier » de l'empire ottoman<sup>7</sup>. Le tsar est ainsi moins perçu, à la différence de ce qui se passe chez Quinet ou Michelet<sup>8</sup>, comme le deuxième pape, double rival de celui de Rome, que comme le symétrique moderne du sultan : à lui de s'assimiler les forces restantes, et les territoires d'un empereur ottoman décrépi, parce qu'il est, depuis toujours, son semblable. Règle des déplacements et des absorptions des puissances : « Un état n'en dévore un autre qu'à la condition de le reproduire »<sup>9</sup>.

<sup>6</sup> *Le Rhin*, « Conclusion », p. 387 ; édition E. Blewer, *OEC « Voyages »*. Hugo reviendra souvent par la suite sur ce remplacement de la Turquie par la Russie. Ainsi par exemple en 1852 : « Le dix-huitième siècle, préparation en toute chose du dix-neuvième, est marqué par la décroissance du sultan et par la croissance du czar. L'Europe ne s'était pas rendue compte de ce phénomène. Pierre I<sup>er</sup>, et son rude précepteur Charles XII, avaient changé la Moscovie en Russie. Dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, la Turquie s'en allait, la Russie arrivait. La gueule ouverte désormais, ce n'était plus la Turquie, c'était la Russie. Le rugissement sourd qu'on entendait ne venait plus de Stamboul, il venait de Pétersbourg. » « Banquet polonais – anniversaire de la révolution de Pologne – 29 novembre 1852 » ; *Actes et paroles* II, « Pendant l'exil », 1852.

<sup>7</sup> *La Question d'Orient et la guerre de Crimée*, « La presse de Londres. La politique de Napoléon à propos de la question turque [*New York Daily Tribune*, 11 avril 1853], p. 938 ; édition M. Rubel, *Œuvres politiques* I, Bibliothèque de la Pléiade, 1994.

<sup>8</sup> Edgar Quinet, *Le Christianisme et la Révolution française*, I, pp. 24 et svtes (Fayard, 1984) ; Jules Michelet, *Journal* II, p. 161 (édition P. Viallaneix, Gallimard, 1962).

<sup>9</sup> *Le Rhin*, éd. cit., p. 401.

Cette identité, quelques précautions que Hugo prenne pour distinguer la critique des gouvernements des opinions phobiques à l'égard des nations<sup>10</sup>, est d'abord fondée en nature, dans les peuples russe et turc, tous deux fils des tartares, du Nord conquérant, des barbares déferlant du pôle :

Première ressemblance. Il y a du tartare dans le turc, il y en a aussi dans le russe. Le génie des peuples garde toujours quelque chose de sa source.

Les turcs, fils des tartares, sont des hommes du nord, descendu à travers l'Asie, qui sont entrés en Europe par le midi.

Napoléon à Sainte-Hélène a dit : *Grattez le russe, vous trouverez le tartare*. Ce qu'il a dit du russe, on peut le dire du turc.

L'homme du nord proprement dit est toujours le même. A de certaines époques climatiques et fatales, il descend du pôle et se fait voir aux nations méridionales, puis il s'en va, et il revient deux mille ans après, et l'histoire le retrouve tel qu'elle l'avait laissé.<sup>11</sup>

A cette similitude des peuples, qui fait de la lente absorption de l'Empire ottoman par la Russie un fait de nature, s'ajoute la ressemblance des despotismes turc et russe, autocraties absolues qui aboutissent toutes deux à un égalitarisme radical, comparable à celui des démagogues, communistes, jacobins, et autres révolutionnaires :

En Russie comme en Turquie rien n'est définitivement acquis par personne, rien n'est tout à fait possédé, rien n'est nécessairement héréditaire. [...] Tout est au monarque, comme dans certaines théories encore plus folles que dangereuses, qu'on essaiera vainement à l'esprit français, tout serait à la communauté. Il importe de remarquer, et nous livrons ce fait à la méditation des démocrates absolus, que le propre du despotisme, c'est de niveler. Le despotisme fait l'égalité sous lui. Plus le despotisme est complet, plus l'égalité est complète.

En Russie comme en Turquie, la rébellion exceptée, qui n'est pas un fait normal, il n'y a pas d'existence décidément et virtuellement existante. Un prince russe se brise comme un pacha ; le prince comme le pacha peut devenir un simple soldat et n'être plus dans l'armée qu'un zéro dont le caporal est le chiffre. Un porte-balle devient Méhemet Ali ; un garçon -pâtissier devient Menzikoff. Cette égalité, que nous constatons ici sans la juger, monte jusqu'au trône et, toujours en Turquie, parfois en Russie, s'accouple à lui. Une esclave est sultane ; une servante a été tzarine.

Le despotisme, comme la démagogie, hait les supériorités naturelles et les supériorités sociales. Dans la guerre qu'il leur fait, il ne recule pas plus qu'elle devant les attentats qui décapitent la société même. Il n'y a pas pour lui d'hommes de génie ; Thomas Morus ne pèse pas plus dans la balance de Henri Tudor que Bailly dans la balance de Marat. Il n'y a pas pour

<sup>10</sup> Cf. *Le Rhin*, « Conclusion », éd. cit. p. 396 : « Avant d'aller plus loin, nous sentons le besoin de déclarer que ceci n'est qu'une froide et grave étude de l'histoire. Celui qui écrit ses lignes comprend les haines de peuple à peuple, les antipathies de races, les aveuglements des nationalités, il les excuse, mais il ne les partage pas. Rien, dans ce qu'on vient de lire, rien, dans ce qu'on va lire encore, ne contient une réprobation qui puisse retomber sur les peuples mêmes dont l'auteur parle. L'auteur blâme quelquefois les gouvernements, jamais les nations. En général, les nations sont ce qu'elles doivent être ; la racine du bien est en elles, Dieu la développe et lui fait porter fruit. Les quatre peuples mêmes dont on trace ici la peinture rendront à la civilisation de notables services le jour où ils accepteront comme leur but spécial le but commun de l'humanité. L'Espagne est illustre, l'Angleterre est grande ; la Russie et la Turquie elles-mêmes renferment plusieurs des meilleurs germes de l'avenir. » Sur cette distinction, et sur la représentation du despotisme ottoman dans *Le Rhin*, Voir Cl. Millet, *Le Despote oriental* ; série « Victor Hugo et l'Orient », dir. F. Laurent, Maisonneuve & Larose, 2001.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 397.

lui de têtes couronnées ; Marie Stuart ne pèse pas plus dans la balance d'Elisabeth que Louis XVI dans la balance de Robespierre.<sup>12</sup>

Ce parallèle de la Russie et de la Turquie, et le retournement de leur despotisme absolu en nivellement « démagogique » - très typique du Hugo des années 1840- tend à unifier toutes les Russies tsaristes, éternelles « comme la neige » en un seul régime, à la fois instable et sans devenir, le seul nom propre émergeant étant celui de Menzikoff<sup>13</sup> – non celui de la voltairienne Catherine II. Car jamais Hugo ne verra dans le despotisme éclairé de celle-ci autre chose que la marque accablante de la compromission de Voltaire avec le tyran : il n'y a pas pour Hugo de despote éclairé, mais seulement, dans l'ombre et absolument, *le* despote. De même, dans cette vision unifiante du tsarisme, aucune Histoire de la résistance au despotisme ne saurait émerger : ainsi, *mutatis mutandis*, la rébellion des décembristes ne peut être évoquée et interprétée dans cette perspective comme le signe d'une poussée des idées libérales dans les élites russes, germe de réformes *ou* de révolutions à venir – elle appartient implicitement aux anomalies que sont les rébellions, ces rébellions qui n'entament en rien la stabilité du régime, dès lors que leur répression – inéluctable – ne fait au fond que confirmer que les princes ne sont rien, le tsar étant tout<sup>14</sup>.

Comme le despotisme ottoman, le despotisme russe est un régime morbide et funèbre : morbide, parce que profondément instable dans sa stabilité même ; funèbre, parce qu'il œuvre, comme la mort, au grand nivellement. Le tsar apparaît ainsi, à l'égal du sultan, comme une figure de la mort, du pouvoir de la mort. Et cela d'autant que tous deux sont présentés, on l'a vu, comme des puissances militaires, animées par l'esprit de conquête, l'esprit des hordes tartares déferlant du pôle et ravageant tout sur leur passage.

En 1842, Hugo cependant ne voit pas d'un mauvais œil l'expansionnisme russe. Il souhaite au contraire que la Russie finisse d'absorber la Turquie. Car cette absorption définitive scellerait dans le même mouvement la victoire du christianisme sur l'Islam, et de la demi-lumière de l'Eurasie sur l'ombre de l'Orient :

Quant à nous [...], nous sommes de ceux qui verrions sans jalousie et sans inquiétude la Russie, que le Caucase arrête en ce moment, faire le tour de la mer Noire, et, comme jadis les turcs, ces autres hommes du nord, arriver à Constantinople par l'Asie-Mineure. Nous l'avons déjà dit, la Russie est mauvaise à l'Europe et bonne à l'Asie. Pour nous elle est

---

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 397-398.

<sup>13</sup> Rappelons que Menzikoff (mort en 1729), après avoir été garçon pâtissier à Moscou devint le favori et l'ambassadeur de Pierre le Grand.

<sup>14</sup> Cf. aussi par exemple *Choses vues*, « 1848 – Fragments sans date », éd. cit., p. 1145 : « Voici ce que doit savoir un ambassadeur qui part pour Saint-Petersbourg. / En Russie il n'y a que l'empereur et dans l'empereur il n'y a que le premier mouvement. Plaisez à l'empereur, et plaisez le premier jour. Tout est là. L'empereur ne revient pas de son premier coup d'œil et tout Pétersbourg et toute la Russie voient comme a vu l'empereur. Si l'empereur a été froid, la Russie vous tourne le dos ; s'il vous a souri, vous êtes un dieu. »

obscur, pour l'Asie elle est lumineuse ; pour nous elle est barbare, pour l'Asie elle est chrétienne. Les peuples ne sont pas tous éclairés au même degré et de la même façon : il fait nuit en Asie, il fait jour en Europe. La Russie est une lampe.

Qu'elle se tourne donc vers l'Asie, qu'elle y répande ce qu'elle a de clarté, et, l'empire ottoman écroulé, grand fait providentiel qui sauvera la civilisation, qu'elle rentre en Europe par Constantinople. La France rétablie dans sa grandeur verra avec sympathie la croix grecque remplacer le croissant sur le vieux dôme bysantin de Sainte-Sophie. Après les turcs, les russes ; c'est un pas.<sup>15</sup>

Le tsar n'est donc pas la stricte répétition du sultan. Dans la spirale du progrès, il en est l'analogue, meilleur, parce qu'éclairé du jour de la « civilisation ». La Russie de Nicolas est un espace médiateur entre « civilisation » et « barbarie », un « demi-jour » entre lumière et obscurité. C'est ce qui la rend apte à participer au mouvement du progrès, et précisément à la colonisation, et cela au même titre que l'Angleterre : si l'Europe doit aujourd'hui résister à l'Angleterre et à la Russie<sup>16</sup>, celle-ci n'en participent pas moins doublement au travail du progrès, qu'elles sanctionnent toutes deux en étant moins noires que leurs ancêtres espagnols et turcs, et qu'elles accélèrent dans leur œuvre de colonisation. C'est là leur mission, coloniser les terres barbares, ce que ne saurait faire sans leur médiation la « tête » de l'Europe civilisée – la France : « L'Angleterre et la Russie coloniseront le monde barbare ; la France civilisera le monde colonisé »<sup>17</sup>. La Russie et l'Angleterre sont bien les ennemis de la « civilisation », soit de la France et de l'Allemagne, mais ces ennemis, selon la logique pessimiste du retournement de l'obstacle en aide, sont en même temps appelés à être, dans leurs ambitions « égoïstes » mêmes, les instruments de son progrès.

A une réserve près – non l'Irlande, mais la Pologne, à laquelle Hugo est et restera toujours fidèle. Pour le reste, la victoire des régimes et des régions tempérés, dit Hugo dans la dernière page de la « Conclusion » du *Rhin*, leur victoire sur la double menace que font peser « ceux qui ont froid » sur l'Europe, et « ceux qui ont faim » sur l'Etat, doit passer par des concessions :

Pour la politique intérieure comme pour la politique extérieure, pour les nations entre elles comme pour les classes dans le pays, pour l'Europe comme pour la société, le secret de la paix est peut-être dans un seul mot : donner au nord sa part de midi et au peuple sa part de pouvoir.<sup>18</sup>

<sup>15</sup> *Le Rhin*, « Conclusion », éd.cit. , p. 430.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 403.

<sup>17</sup> *Ibid.* , p. 432. Nous renvoyons à Franck Laurent pour l'analyse de cette étrange exhortation de l'Angleterre et de la Russie à la colonisation, qui fait au bout du compte de celle-ci un « assez sale travail, qu'il vaudrait mieux laisser aux autres » (*Hugo et la conquête de l'Algérie*, pp. 40 et svtes, dans la série *Victor Hugo et l'Orient*, éd.cit.).

<sup>18</sup> Dernière phrase de la « Conclusion » du *Rhin* (éd. cit., p. 434).

\*

Sous le Second Empire, Hugo n'en appellera plus à de telles concessions : c'est que le tsar, de figure d'un Mal relatif est devenu une figure du Mal absolu en politique. Et cela pour deux raisons. La première, c'est que le tsar Nicolas apparaît comme le double du tyran Napoléon III, son frère en répression de la Révolution de 1848. La seconde, c'est que la guerre de Crimée a donné un terrible visage aux ambitions territoriales de l'empereur russe<sup>19</sup> – rappelons avec J. Hobsbawm que ce conflit, terriblement meurtrier, « constitua ce que l'Europe connut de plus voisin d'une guerre générale entre 1815 et 1914 »<sup>20</sup>. Avant ce conflit cependant, la répression des révolutions de 1848 avait montré comment les défenseurs de « l'ordre » s'entendaient pour répandre le sang.

Or le grand vainqueur de la répression du printemps des peuples, Hugo le note dès mars 1849, ce n'est pas l'empereur autrichien, c'est l'empereur de Russie, cet empereur nullement menacé par la rébellion de ses peuples, trop opprimés pour s'insurger, et qui est venu prêter main forte à l'Autriche, en particulier en Hongrie et en Italie :

Mars 1849

Novare est une bataille perdue par la France [qui alors pouvait encore être considérée comme le soutien des peuples opprimés] et gagnée par la Russie.

Nicolas ne s'y trompe pas. Il fait Radetsky feld-maréchal russe.<sup>21</sup>

La Première Série de *La Légende des siècles*, en 1859, en superposant, dans « Le régiment du baron Madruce », la répression de 1849 et la guerre de Trente Ans redonnera certes à l'Autriche le premier rôle dans le désastre historique. Mais dans les textes antérieurs, et en particulier dans *Napoléon le Petit*, les deux principaux artisans de la défaite de la liberté en Europe sont Louis Bonaparte et Nicolas, et Hugo s'exerce aux parallèles, ces deux monstrueux avatars de la tyrannie s'éclairant l'un l'autre, dans leurs ressemblances et leurs différences :

Le tyran est cet homme qui, sorti de la tradition comme Nicolas de Russie, ou de la ruse comme Louis Bonaparte, s'empare à son profit et dispose à son gré de la force collective d'un peuple.

Cet homme-là, s'il est de naissance ce qu'est Nicolas, c'est l'ennemi social ; s'il a fait ce qu'a fait Louis Bonaparte, c'est le voleur public.

<sup>19</sup> Citons le prospectus d'Abel Hugo à sa *Guerre d'Orient illustrée* (1854) : « Il s'agit, écrit le frère de Hugo, de défendre l'équilibre de l'Europe contre l'incessante ambition de la Russie. Les principes éternels du droit et de la justice, l'indépendance des peuples, la dignité des gouvernements, tout, jusqu'à la cause même de la civilisation, se trouve en jeu dans cette guerre » ; cité par J. Hantrayes, « Abel Hugo, Expérience, étude et souvenirs de la guerre chez Abel Hugo », dans *Hugo et la guerre*, actes du colloque de Paris VII, Juin 2002, dir. Cl. Millet.

<sup>20</sup> *L'Ere du capital*, IV, « Conflits et guerres », p. 112 ; traduit de l'anglais par E. Diacon, Fayard 1978, réédition Hachette/Pluriel 1997.

<sup>21</sup> *Choses vues*, « Le temps présent IV, 1849-1851 », éd. cit., p. 1203.

Le premier n'a rien à démêler avec la justice régulière et légale, avec les articles des codes. Il a derrière lui, l'épiant et le guettant, la haine au cœur et la vengeance à la main, dans son palais Orloff et dans son peuple Mouravieff ; il peut être assassiné par quelqu'un de son armée ou empoisonné par quelqu'un de sa famille ; il court la chance des conspirations de casernes, des révoltes de régiments, des sociétés militaires secrètes, des complots domestiques, des maladies brusques et obscures, des coups terribles, des grandes catastrophes. Le second doit tout simplement aller à Poissy.

Le premier a ce qu'il faut pour mourir dans la pourpre et pour finir pompeusement et royalement comme finissent les monarchies et les tragédies. Le second doit vivre [...], vidant des baquets, avec un bonnet vert sur la tête et des sabots aux pieds, et de la paille dans ses sabots.

Ah ! meneurs de vieux partis, [...] vous avez pris ce Cartouche pour héros de l'ordre. Il est assez féroce pour cela, j'en conviens ; mais regardez la taille. Ne soyez pas ingrats pour vos vrais colosses. Vous avez destitué trop vite vos Haynau et vos Radetsky. Méditez surtout ce rapprochement qui s'offre si naturellement à l'esprit. Qu'est-ce que ce Mandrin de Lilliput près de Nicolas, czar et César, empereur et pape, pouvoir mi-parti bible et knout, qui damne et condamne, commande l'exercice à huit cent mille soldats et à deux cent mille prêtres, tient dans sa main droite les clefs du paradis et dans sa main gauche les clefs de la Sibérie, et possède comme sa chose soixante millions d'hommes, les âmes comme s'il était Dieu, les corps comme s'il était la tombe !<sup>22</sup>

Si nous comparons cet extrait de la « Conclusion » de *Napoléon le Petit* avec les pages de la « Conclusion » du *Rhin* que nous avons analysées, trois évolutions majeures dans la figuration hugolienne du tsar apparaissent. D'abord, la rébellion n'est plus une anomalie, mais une possibilité structurelle du régime tsariste, que prouve l'épisode de la tentative de coup d'état militaire de 1825, maintenant évoquée, et héroïsée (le prince Mouravieff surgissant du peuple). Ensuite, et les deux évolutions sont liées, le tsar est défini essentiellement comme « l'ennemi social », et les « huit cent mille soldats » auxquels il commande ne sont pas ici des guerriers conquérants, mais les agents militaires de l'aliénation du peuple russe, aux côtés des « deux cent mille prêtres » : c'est bien de politique intérieure, et de « question sociale » qu'il s'agit maintenant, non d'équilibre, ou de déséquilibre géopolitique. Enfin apparaît un nouveau trait du tsar, la grandeur, opposée à la petitesse de Louis Bonaparte : Nicolas a la grandeur des héros de tragédie. Sa puissance démesurée fait peser sur lui la menace qui pesait dans la « Conclusion » du *Rhin* sur le sultan du XVIIe siècle : complot de famille et putsch militaire. La Révolution n'est pas en vue quand le tyran possède « comme sa chose » les âmes et les corps de son peuple, quand le servage est le principe même du gouvernement. Il n'empêche, ce monstre-là est sublime, et peut figurer dans la galerie des « grands despotes d'Orient et d'Occident » qu'évoque la fin de *Napoléon le Petit* ; Louis Bonaparte, non. « N'est pas un monstre qui veut. »<sup>23</sup>

Dans les écrits de l'exil, le tsar, le tsar Nicolas puis Alexandre et leurs ancêtres en férocité, vont très souvent apparaître comme exemple limite de la férocité tyrannique. Ainsi

<sup>22</sup> *Napoléon le Petit*, « Conclusion – I », 2, p. 134 ; édition S. Gaudon, *OEC* « Bouquins », vol. « Histoire ».

<sup>23</sup> *Ibid.*, 1, p. 133.



dans la « carte d'Europe » de *Châtiments*, Hugo évoque le tsar du point de vue du peuple qu'il vampirise, et non plus comme il l'aurait fait à l'époque du *Rhin* du point de vue de la France et de la « civilisation » :

Peuple russe, tremblant et morne, tu chemines,  
Serf à Saint-Pétersbourg, ou forçat dans les mines.  
Le pôle est pour ton maître un cachot vaste et noir ;  
Russie et Sibérie, ô czar, tyran, vampire !  
Ce sont les deux moitiés de ton funèbre empire ;  
L'une est l'oppression, l'autre est le Désespoir.<sup>24</sup>

Ce n'est que dans certaines pages de *William Shakespeare* et des proses philosophiques de 1860-1865, que Hugo, entendant prouver la décadence inéluctable du « fait-tyrannie », et désublimiser la monstruosité politique, développera le thème de l'imbécillité du tsar. Ce thème de la folie et de la sottise avait déjà été traité dans *Le Rhin* en ce qui concernait le sultan, non l'empereur russe. La cruauté des faits que consigne Hugo – et maintenant les décembristes sont au centre du tableau, figures héroïques, martyrs exemplaires, aux côtés des Polonais – atteste du caractère pathologique du régime tsariste, l'idiotisme étant reconnu comme la seule « circonstance atténuante » du despotisme<sup>25</sup>. Cet idiotisme n'est pas le propre exclusif des tsars. Ceux-ci toutefois tiennent une place remarquable dans le défilé des monstres imbéciles, aveugles et sourds que sont les tyrans. Pas de « despotes génies » parmi les Russes. En revanche, quantité de « despotes idiots »<sup>26</sup>, malades de joie sadique :

Yvan, aïeul de Paul, fait mettre une femme à la torture avant de la faire coucher dans son lit, fait pendre une nouvelle mariée et met le mari en sentinelle à côté pour empêcher qu'on ne coupe la corde, fait tuer le père par le fils, invente de scier en deux les hommes avec un cordeau, brûle lui-même Bariatinsky à petit feu, et, pendant que la patient hurle, rapproche les tisons avec le bout de son bâton. Pierre, en fait d'excellence, aspire à celle du bourreau [...]. C'est un talent pour un tsar d'arracher un sein à une femme d'un coup de knout. Qu'est-ce que tous ces monstres ? Des symptômes. [...] Ils ne sont guère plus responsables que le total d'une addition n'est responsable des chiffres. [...] ils] sont le produit de la vaste stupidité environnante.<sup>27</sup>

Sadisme et idiotie des tsars ne sont que l'émanation inconsciente de l'aliénation et de la cruauté de la société russe elle-même, dont Hugo prend manifestement plaisir à consigner les atrocités :

Une femme esclave, portant une théière pleine, est heurtée au passage par l'enfant de sa maîtresse, la comtesse..., la théière tombe, l'enfant est échaudé par le thé bouillant ; la comtesse fait venir le plus jeune des fils de l'esclave et verse la même quantité d'eau bouillante sur le petit enfant.<sup>28</sup>

<sup>24</sup> *Les Châtiments*, I, 12, p. 78 ; édition R. Journet / F. Naugrette, La bibliothèque Gallimard, 1977 /1998.

<sup>25</sup> *William Shakespeare*, III, III, 3, p. 443 ; édition B. Leuilliot, *OEC* "Bouquins", vol. "Critique".

<sup>26</sup> *Ibid.*

<sup>27</sup> *Ibid.*, pp. 442-443.

<sup>28</sup> *Proses philosophiques de 1860-1865*, « Le tyran », pp. 617-618 ; édition Y. Gohin, *OEC* « Bouquins », vol. « Critique ».

Hugo, dans le manuscrit, renvoie pour le nom de cette comtesse aux mémoires d'Herzen, qui commencent à paraître en Angleterre en 1861 sous le titre de *Passé et pensées*. La sympathie politique qui unit, comme Michel Cadot l'a montré<sup>29</sup>, les deux socialistes depuis le début des années 1850, n'est peut-être pas étrangère à la sensibilisation de Hugo à l'égard de la violence politique et sociale qui pèse sur la Russie. Le tsar n'est au bout du compte que le premier dans une chaîne d'asservissement qui part de lui, passe par le seigneur pour aboutir au serf, et sa violence se propage dans l'ensemble du corps social :

Russie – czar  
Catéchisme – 3<sup>e</sup> demande – Que doivent les sujets à l'autocrate ? réponse : *adoration*  
et fidélité.

---

Le peuple russe s'agenouille devant un papier qui porte le sceau impérial et le baise.  
Knout, battogues, Sibérie, trinité des supplices.  
Battre ou faire battre, le czar le seigneur, le seigneur le serf. Jusqu'aux femmes  
grosses, jusqu'aux vierges.  
Mais procès au seigneur si le serf knouté meurt dans les trois jours. En ce cas-là le  
médecin déclare que le serf est mort d'apoplexie. Un seigneur appelait son knout *apoplexie*.  
[....]

---

Le paysan russe se venge avec mélancolie.<sup>30</sup>

Finalement, ce qui est en jeu, c'est la « cruauté de l'homme »<sup>31</sup>, de tous, du Russe, « fruit vert d'un côté et pourri de l'autre »<sup>32</sup>, pourri par sa compromission dans le supplice de la Pologne :

La princesse Sanguzko est en larmes ; elle présente, prosternée, une supplique à  
Nicolas ; elle demande grâce pour son mari, elle conjure le maître d'épargner à  
Sanguzko (polonais coupable d'aimer la Pologne) l'épouvantable voyage de Sibérie ;  
Nicolas, muet, écoute, prend la supplique, et écrit au bas : *A pied*. Puis Nicolas sort  
dans les rues, et la foule se précipite sur sa botte pour la baiser. Qu'avez-vous à dire ?  
Nicolas est un aliéné et la foule est une brute. Du kahn dérive le knez, du knez le tsar,  
du tsar le czar. Qu'après cet Yvan, vous ayez ce Pierre, après ce Pierre ce Nicolas,  
après ce Nicolas cet Alexandre, vous le voulez tous un peu. Les suppliciés consentent  
au supplice. « Ce czar, moitié pourri, moitié gelé », comme dit Madame de Staël, vous  
l'avez fait vous-même. Être un peuple, être une force, et voir ces choses, c'est les  
trouver bonnes. Être là, c'est adhérer. Qui assiste au crime assiste le crime. La  
présence inerte est une abjection encourageante.<sup>33</sup>

Pourtant, tout ce présent atrocement présent, « c'est de la mort qui s'efforce de vivre », du passé en voie de disparition. Le despotisme, tsarisme compris, est promis à l'inéluctable résistance du « genre humain » :

<sup>29</sup> Michel Cadot, *Victor Hugo lu par les Russes*, pp. 22 et svtes ; série *Victor Hugo et l'Orient*, éd.cit..

<sup>30</sup> *Océan*, - « *Faits et croyances – 13 417 – Questions sociales...* », f° 147, 168/534, 1852-1853 ?, p. 127 ; édition R. Journet, *OEC « Bouquins »*, vol. « Océan ».

<sup>31</sup> « *Le Tyran* », éd.cit., p. 617.

<sup>32</sup> *Choses vues*, « *Le Temps présent IV, 1849-1851 – Fragments sans date* », [1849-1850], éd. cit., p. 1246.

<sup>33</sup> *William Shakespeare*, III, III, 2, éd.cit., p. 443.

Un bégayement qui demain sera la parole, et après-demain sera le verbe, sort des lèvres meurtries du serf, du corvéable, du prolétaire, du paria. Le bâillon casse entre les dents du genre humain. Le genre humain en a assez de la voie douloureuse, et ce patient refuse d'aller plus loin.<sup>34</sup>

Alexandre II ne sera nulle part loué pour l'abolition du servage en 1861. Tout se passe au contraire dans « L'histoire réelle » de *William Shakespeare*, publié en 1864, comme si cette abolition n'avait pas eu lieu. Mais le serf, au côté du « corvéable », du « paria » et du « prolétaire » entre en résistance : la Révolution, internationale et socialiste (en sa version hugolienne), est imminente.

\*

Ce sentiment de l'imminence de la Révolution marquait encore davantage les « actes et paroles » de Hugo contemporains de la guerre de Crimée. Hugo n'était pas le seul à la voir venir, dans l'espérance ou la crainte, le passé proche ayant appris à associer les guerres aux révolutions, aux risques ou aux chances de ce qu'on nomme alors Révolution, ou « guerre sociale ». « La Russie agit-elle librement, ou n'est-elle que l'inconsciente et réticente captive du *fatum* moderne, la Révolution ? »<sup>35</sup> A cette question, Hugo comme Marx, dans des perspectives évidemment très différentes, et en remplaçant le mot *fatum* par celui de providence, répond par l'affirmative en novembre 1853, à l'occasion du « Vingt-troisième anniversaire de la Révolution polonaise », alors que le conflit militaire se prépare, opposant à la Russie la Turquie et ses alliés français et anglais :

Nicolas, par sa ruse et sa violence, s'est donné pour adversaire le désespoir, cette grande force. La Révolution, foudre endormie, était là. Or, - écoutez ceci, car c'est grand : - il s'est trouvé que, froissé, humilié, navré, poussé à bout, ce Turc, ce prince chétif, ce prince débile, ce moribond, ce fantôme sur lequel le czar n'avait qu'à souffler, ce petit sultan, souffleté par Mentschikoff et cravaché par Gortschakoff, s'est jeté sur la foudre et l'a saisie.

Et maintenant il la tient, il la secoue au-dessus de sa tête, et les rôles sont changés, et voici Nicolas qui tremble ! et voici les trônes qui s'émeuvent, [...] et voici les légions polonaise, hongroise et italienne qui se forment [...] ; car tous, peuples et rois, ont reconnu cette chose éclatante qui flamboie et qui rayonne à l'Orient, et ils savent bien que ce qui brille en ce moment dans la main désespérée de la Turquie, ce n'est pas le vieux sabre ébréché d'Othman, c'est l'éclair splendide des révolutions !

Oui, citoyens, c'est la Révolution qui vient de passer le Danube !

[...]

Chose frappante ! il est peut-être dans la destinée du sultan de faire crouler tous les trônes. (*Une voix* : Y compris le sien.)

Et cette œuvre à laquelle on contraint le sultan, ce sera le czar qui l'aura provoquée ! cet écroulement des trônes, d'où sortira la confédération des Peuples-Unis, ce sera le czar, je ne dirai pas qui l'aura voulu, mais qui l'aura causé. L'Europe cosaque aura fait surgir l'Europe républicaine. A l'heure qu'il est, citoyens, le grand révolutionnaire de l'Europe, - c'est Nicolas de Russie.

---

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 440.

<sup>35</sup> Marx, *op.cit.*, p. 942.

N'avais-je pas raison de vous dire : admirez de quelle façon la Providence s'y prend !<sup>36</sup>

L'année suivante, en septembre 1854, en plein siège de Sébastopol, Hugo réaffirmera la grande espérance en un écroulement des tyrans :

Citoyens, cette guerre, qui a gardé son secret devant Cronstadt, se démasquera-telle devant Sébastopol ? à qui sera la chute ? à qui sera le *Te Deum* ? personne ne le sait encore ; mais, quoiqu'il arrive, proscrits, quel que soit l'événement, c'est le despotisme qui s'écroule, soit sur Nicolas, soit sur Bonaparte. C'est, je répète mes paroles d'il y a un an, c'est le supplice de l'Europe qui finit. Le coup qui se frappe dans cette minute même jettera bas nécessairement dans un temps donné ou l'empereur de Sibérie, ou l'empereur de Cayenne ; c'est-à-dire tous les deux ; car l'un de ces poteaux de l'échafaud des peuples ne peut pas tomber sans entraîner l'autre.<sup>37</sup>

Et encore en avril 1855, un mois après la mort de Nicolas, le journal d'Adèle témoigne de cette même certitude :

Mon père est furieux de la rupture des conférences. Pourtant, malgré le hurrah général, il n'abandonne pas entièrement son cher congrès. Seulement il qualifie encore tous les souverains de fous et de crétins.

Monsieur [Auguste] soutient [Nicolas]

Ce n'est nullement un crétin, c'est un homme habile. Il a voulu détruire la France par la guerre avant l'arrivée de la Révolution, et jusqu'à présent il a réussi, car les Français ont essuyé défaites sur défaites.

Mon père reprend son raisonnement contre [Nicolas] : En effet c'est un homme habile ! Voulant empêcher la Révolution, il l'a faite par la guerre.

M. Auguste.

Elle serait venue tout de même. [...]

Mon père

Nicolas a raisonné comme un homme qui se dirait : « Je suis phtisique ; je ne peux pas en revenir. Aussi je vais boire un verre d'Arsenic. Moi, Czar, je veux empêcher la Révolution ; donc je fais la guerre à la nation essentiellement révolutionnaire, la France. »

Qu'est-ce qui arrive ? C'est que la Révolution sort de la guerre et mange Nicolas et la Russie.

M. Auguste

Il aurait toujours eu la Révolution.

Mon père

Il l'aurait eue moins vite s'il n'avait pas fait la guerre. Il commet la même folie que tous les rois de l'Europe, qui dans leur crétinisme arrivent par la guerre générale à leur chute dans la Révolution à pic.<sup>38</sup>

Mais Nicolas de Russie n'est que de manière évidemment inconsciente l'agent objectif de la Révolution ; subjectivement, il en est le « vis-à-vis », lui qui est « l'homme véritable du

<sup>36</sup> *Actes et paroles* II, 1853, 3, éd. cit., p. 445.

<sup>37</sup> *Ibid.*, 1854, 5, p. 472.

<sup>38</sup> *Journal d'Adèle* IV, avril 1855, pp. 146-147 ; édition Frances Vernor Guille, revue et complétée par Jean-Marc Hovasse, *Lettres modernes* Minard, 2002. « M. Auguste » est naturellement Vacquerie.

despotisme » : « la tête ; Louis Bonaparte n'en est que le masque ». Dans un tel contexte, une victoire de la Russie sur la Turquie ne serait pas la victoire du demi-jour sur l'ombre de l'Orient, mais la « diminution de la lumière<sup>39</sup> », le triomphe de la « menace sauvage de l'Ombre à la Lumière, du Nord au Midi »<sup>40</sup>. La guerre d'Orient, et avant elle la répression du printemps des peuples, ont réorganisé la carte d'Europe que dressait la « Conclusion » du *Rhin*. La Russie du tsar continue d'être l'analogue de la Turquie du sultan<sup>41</sup>, mais Hugo ne bénit plus l'absorption de l'une par l'autre comme un progrès de la « civilisation »<sup>42</sup> et en appelle maintenant, non pas seulement à une libération de la Pologne, mais à une Révolution de tous les peuples opprimés. Il ne s'agit plus de « donner au nord sa part de midi et au peuple sa part de pouvoir », mais d'étendre au Nord la lumière du « midi », et de donner aux peuples, qu'ils soient russes, français ou polonais, le pouvoir. La question sociale n'est plus séparée de la question géopolitique dans ce qui est pour Hugo comme pour Michelet à partir de 1849 « la grande question de l'Europe, la sombre question du Nord »<sup>43</sup>. Ces deux questions, que Hugo entendait traiter de manière distincte quoique similaire en 1842, la répression du printemps des peuples et la guerre de Crimée lui ont appris à n'y voir qu'un même désastre, celui de « l'esprit humain »<sup>44</sup>. Et c'est parce qu'il a appris à revendiquer ensemble la liberté des peuples et la liberté du peuple qu'à la demande d'Alexandre Herzen, lors de l'insurrection polonaise de 1863, Hugo appellera les soldats de l'armée russe à « redeven[ir] des hommes » en faisant cause commune, contre le tsar, avec les Polonais :

---

<sup>39</sup> *Ibid.*, 1855, 1, éd.cit., p.487.

<sup>40</sup> *Ibid.*, 1853, 3, p. 443.

<sup>41</sup> Cf. par exemple, *William Shakespeare*, III, III, 3, éd.cit., pp. 445-446 : «Le fait ottoman et le fait muscovite offrent, lorsqu'on les confronte et qu'on les compare, l'identité tartare. Moscou n'est pas moins sinistrement asiatique que Stamboul. Yvan est sur l'une comme Mustapha est sur l'autre. La nuance est imperceptible entre ce christianisme et ce mahométisme. Le pope est frère de l'uléma, le boyard du pacha, le knout du cordon, et le moujik du muet. Il y a pour les passants peu de différence entre Sélim qui les perce de flèches et Basile qui lâche sur eux des ours ».

<sup>42</sup> Cf. « Banquet polonais – anniversaire de la révolution de Pologne – 29 novembre 1852 », *Actes et paroles*, éd.cit., pp. 429-430 : « Et la Russie, citoyens, est un bien autre péril que n'était la Turquie. Toutes deux sont l'Asie ; mais la Turquie est l'Asie chaude, colorée, ardente, la lave qui met le feu, mais qui peut féconder ; la Russie est l'Asie froide, l'Asie pâle et glacée, l'Asie morte, la pierre du sépulcre qui tombe et ne se relève plus. La Turquie, ce n'était que l'Islamisme ; c'était féroce, mais cela n'avait pas de système ; la Russie est quelque chose d'autrement redoutable, c'est le passé debout, qui s'obstine à vivre et à épouser le présent. Mieux vaut la morsure d'un léopard que l'étreinte d'un spectre. La Turquie n'attaquait qu'une forme de la civilisation, le christianisme, forme dont la face catholique est déjà morte ; la Russie, elle, veut étouffer toute la civilisation d'un coup et à la fois dans la démocratie. Ce qu'elle veut tuer, c'est la révolution, c'est le progrès, c'est l'avenir. Il semble que le despotisme russe se soit dit : j'ai un ennemi : l'esprit humain. / Je résume ceci d'un mot : Après les Turcs, la Grèce a survécu ; l'Europe ne survivrait pas après les Russes. »

<sup>43</sup> Michelet, *Journal*, II, 5 janvier 1852, éd.cit., p. 181.

<sup>44</sup> Voir *supra*, note 40.

Si vous continuez cette guerre sauvage ; si vous, officiers, qui êtes de nobles cœurs, mais qu'un caprice peut dégrader et jeter en Sibérie ; si vous, soldats, serfs hier, esclaves aujourd'hui, violemment arrachés à vos mères, à vos fiancées, à vos familles, sujets du knout, maltraités, mal nourris, condamnés pour de longues années et pour un temps indéterminé au service militaire, plus dur en Russie que le bagne ailleurs ; si vous, qui êtes des victimes, vous prenez parti contre les victimes ; [...] si vous faites cause commune contre les Polonais avec le czar, leur bourreau et le vôtre ; si, opprimés, vous n'avez pas tiré de l'oppression d'autre leçon que de soutenir l'opprimeur ; [...] si, au lieu de vous retourner et de faire face au boucher des nations, vous accablez lâchement, sous la supériorité des armes et du nombre, ces héroïques populations désespérées, réclamant le premier des droits, le droit à la patrie ; [...] vous soulèverez l'exécration du monde civilisé ! [...]

Cet appel, diffusé, dit la manchette rédigée pour sa publication postérieure dans *Actes et paroles*, dans « les journaux libres de l'Europe », est, avec les pages écrites sur le « fait-tyrannie » dans *William Shakespeare* et la nébuleuse des *Proses philosophiques*, le dernier texte traitant de manière systématique de la « question russe ». Ensuite, le tsar n'apparaît plus qu'en silhouette d'ours polaire<sup>46</sup>, généralement pour accompagner Napoléon III, sans jamais concentrer l'attention de Hugo. C'est qu'à la fin de l'exil, le sort de bien d'autres peuples opprimés par les empires, les Crétois, les Irlandais, les Mexicains, les Italiens occupent davantage l'actualité que ne le fait la Pologne après l'échec de sa Révolution. C'est aussi que bientôt menace une autre guerre, qui n'oppose plus la France à la Russie, mais à l'Allemagne. A partir de « l'année terrible », l'empereur Guillaume éclipsera l'empereur Alexandre. Le Nord s'est rapproché.

Claude Millet

Lille III

<sup>45</sup> *Ibid.*, II – 1863, 1, « A l'Armée russe », p. 555.

<sup>46</sup> Cf. par exemple la prosopopée de Napoléon III dans le poème « Août 1870 » de *L'Année terrible* (édition Y. Gohin, *Poésie* / Gallimard, 1985, p. 36) :

Je serai grand. J'aurai pour valets, moi forban,  
Mastaï sous sa mitre, Abdul sous son turban,  
Le czar sous sa peau d'ours et son bonnet de martre.